

# Les relations de la famille protestante en Béarn au XIXe siècle : "régénérés" et "multitudinistes", d'après les cahiers de Pierre Laclau (1833 - 1896).

*Suzanne Tucoo-Chala*

Membre de l'église indépendante qui, depuis 1831, a fait sécession en Béarn d'avec l'église nationale et a appelé le pasteur Jacques Reclus pour la diriger, Pierre Laclau est né, en 1808, dans une famille protestante traditionnelle. Avec Pierre Nogaret, pasteur à Salies dès 1804, "j'ai", écrit-il, "étudié mon catéchisme d'Osterwald, fait ma première communion et, en général, rempli mes devoirs protestants". Il fut avec lui, longtemps, lecteur au temple puis son aide à l'école du dimanche.

Au retour de son service militaire, après avoir adhéré dès 1829 au Réveil évangélique diffusé en Béarn par le pasteur de Bayonne, Henri Pyt, d'origine suisse vaudoise, il revient à Salies où il exerce le métier d'aide-percepteur et commence un travail bénévole d'évangélisation. Ce n'est qu'en 1854 que Jacques Reclus, alors pasteur de l'église du Réveil depuis 1831, lui demande de l'aider à temps complet et que, pour cela, il s'installe à Orthez jusqu'à sa mort en 1896. A ce moment, l'église indépendante, formée par les "régénérés", dont il est un membre zélé, est bien implantée autour d'Orthez mais les "plymouthistes" d'un côté (le darbyisme a été introduit par un ami d'Henri Pyt à partir de 1831 également) et les "multitudinistes" de l'autre (c'est-à-dire les protestants réformés appartenant à l'église concordataire organisée par Napoléon Ier en 1802-1803) lui apparaissent menaçants ; désabusé, il écrit : "Je manque de courage quand je vois si peu de paix, si peu d'harmonie entre les membres de la famille du Christ" (22 février 1854).

Quelles sont les raisons officielles de la séparation entre église indépendante et église nationale ? Comment cette séparation est-elle vécue concrètement dans la vie quotidienne de ces églises ? A ces questions, P. Laclau répond tout au long des quelques 2000 pages des 32 cahiers de son Journal et ce sont ces réponses que nous exposons ici.

## Les raisons officielles de la séparation église indépendante - église "multitudiniste".

Pour reprendre les arguments mêmes de Pierre Laclau, la séparation entre les deux systèmes ecclésiastiques est :

"une affaire de principes  
une affaire de foi  
une affaire d'obéissance à Dieu"  
(mars 1855).

principe" (9 mai 1872). De plus, dirigée par des pasteurs rémunérés par l'Etat, elle n'est pas libre de ses actes et de ses pensées mais subit "le joug clérical du protestantisme officiel" (2 décembre 1866) et, par delà, celui du pouvoir politique. Il faut donc « que chacun de nous arrive à bien comprendre cette parole de l'Écriture : "Ce qui me tient assiégé tout le jour, c'est le soin que j'ai de toutes les églises" 2 Cor. 11, 28 ».

### - Une affaire de principes :

"Le seul vrai principe ecclésiastique est basé sur la foi individuelle et sur la profession personnelle" (30 novembre 1864) et c'est à ce titre que l'église n'est formée que de membres appliquant ce principe aux yeux de tous par leur demande d'adhésion personnelle à la communauté et, lorsque celle-ci est agréée, par une déclaration publique.

Point n'est besoin de cérémonie médiatique et collective, point n'est besoin de connaissances acquises sous surveillance et sous contrôle comme pour entrer initiatiquement dans une communauté de multitude. L'église réformée concordataire qui alimente ses troupes par des fournées de promotions est fondée sur un "faux

### - Une affaire de foi :

Les passages concernant le contenu, la définition, l'exercice de la foi sont innombrables dans le Journal de Pierre Laclau. Disons simplement ici qu'il insiste :

- sur la relation directe et vivante entre Dieu et l'Homme: Dieu sauve du péché : "... grâce à la mort de son fils, le sang de l'aspersion coule abondamment sur moi et m'arrose continuellement pour me laver jusqu'à ce que je sois plus blanc que la neige !" (16 août 1854). L'église nationale, jusque dans les années 30-40, est encore influencée par la philosophie des Lumières pour laquelle l'Homme est bon et a donc occulté le péché originel.

- sur l'aide quotidienne du Créateur, aide qu'il expérimente lui-même "C'est une chose merveilleuse que

le soin que Dieu prend de moi depuis que je suis à Orthez" (29 décembre 1855) par l'intermédiaire du Christ "un ami qui aime en tout temps et qui est comme un père" (1er janvier 1856). Là encore, Dieu n'est pas un Créateur lointain qui se désintéresse de sa créature ; Pierre Laclau n'hésite pas à dire : "Voici ce que Dieu a fait pour moi", alors que le réformé de 1850 se sent encore gêné pour affirmer sa croyance par un témoignage personnel.

### **- Une affaire d'obéissance à Dieu :**

Par-dessus tout, obéissance à sa Parole que ne connaît plus l'église nationale : "Je n'aime point le multitudinisme," écrit sèchement P.Laclau, "je le crois de plus en plus opposé à la Parole de Dieu et aux vrais intérêts des âmes." (24 mai 1861).

C'est à cette méconnaissance de la Parole qu'est imputable le "malheureux relâchement des chrétiens multitudinistes" (15 juin 1865) et leur complicité

coupable avec la modernité du monde. Toute l'action morale, capitale dans la conception libriste de la vie chrétienne, s'appuie sur l'autorité exclusive de la Parole de Dieu ; "Les nombreux désappointements subis (dans sa propre église sur le plan moral) ne me donnent pas envie de revenir au relâchement...".

Y a-t-il, pour Pierre Laclau, une relation entre richesse - église nationale et église indépendante - pauvreté ? En juin 1864, il écrit : "Je remarque que les personnes qui, en général, sont un peu à l'aise sur la terre, succombent plus à la tentation de revenir aux églises du monde que les autres".

En analysant les rapports concrets des deux églises de 1854 à 1896, nous verrons d'autres raisons, non officielles, conjoncturelles, de la séparation des deux tendances du protestantisme béarnais

## **Le double coeur des chrétiens protestants béarnais au XIXe siècle.**

Dans les rapports concrets des deux églises, plusieurs attitudes, plusieurs comportements se succèdent ou se mélangent de 1854 à 1896.

Il y a inévitablement, bien sûr, des deux côtés, le dialogue de sourds avec refus de confrontation, élaboration d'une "langue de bois" et d'un "patois de Canaan". Après un entretien qu'il a avec le pasteur Bohin de Bellocq (9 mai 1872) sur le multitudinisme et ses effets dans l'Eglise chrétienne, P. Laclau écrit : "Ce cher Monsieur soutient avec un zèle digne d'un meilleur coeur ce faux principe. J'ai été étonné de son argumentation. Je n'ai pas voulu le suivre dans les accusations qu'il m'a adressées... Je lui ai solennellement déclaré que c'était la première et la dernière fois que je m'entretenais avec lui sur un pareil sujet..." mais à la fin de son rapport il n'omet pas d'ajouter : "Que Dieu nous donne à tous les deux de prier l'un pour l'autre avec fraternité".

Les témoignages d'amitié personnelle entre réformés des deux tendances sont fréquemment et très honnêtement relatés par P. L. dans ses Cahiers. "Monsieur Carrive, le ministre de Bellocq" est "un bien cher frère..." (28 octobre 1855). Après l'enterrement du pasteur Pierre Nogaret, auquel il assistait avec Jacques Reclus, il rappelle des souvenirs de jeunesse et ne peut s'empêcher d'exprimer son attachement à "ce cher vieillard" (16 mars 1859) dont la théologie a été influencée par le Réveil. Lorsque, en juin 1860, il va voir son ami Matthieu Pouyanne "attaché au multitudinisme le plus absolu" il ajoute que : "depuis le Réveil, il a plus ou moins marché avec nous" ce qui, évidemment, est une raison d'en faire un ami, mais précise quand même

honnêtement : "Il nous accuse d'étroitesse dans notre marche ecclésiastique". Il aime à rappeler que le frère Serres-Cambot aîné est un des premiers qui ait ouvert sa maison aux frères qui tenaient des "réunions d'appel aux âmes". S'il est resté dans "l'église de multitude... rien entre nous n'avait altéré notre confiance et notre affection réciproque." (11 mai 1863).

S'il ne s'entend pas avec les principes ecclésiologiques du pasteur Lourde-Rocheblave, son discours sur lui n'est pas totalement négatif : "Cet homme plein de talents et d'une grande activité laisse dans mon coeur de grands souvenirs !" (30 novembre 1864). A l'occasion de la mort de Jacob Serres-Mas, il relate le profond désaccord qu'il y avait entre eux : "Sur la vraie notion de l'église... il tenait beaucoup au multitudinisme...", mais l'un et l'autre sont toujours restés unis dans la foi, l'espérance et l'amour... "Adieu ! frère Jacob ! au revoir auprès du Sauveur que nous aimions de concert !" (21 juillet 1881). C'est aussi sur les tombes que se rencontrent fraternellement pasteurs et paroissiens : le pasteur Samuel Bost est souvent présent lors d'un enterrement d'un "frère" ou d'une "soeur" et même de la propre fille de Pierre Laclau qui n'y voit rien à redire... (juillet 1854, 26 décembre 1878, 12 août 1884).

Parallèlement à ces rapports quasi inévitables, il y a, d'un côté, une volonté de rapprochement de la part des fidèles de l'église indépendante (plus que de celle de leurs conducteurs) et, d'un autre, ce que nous pouvons appeler la double adhésion et le double coeur de bon nombre de libristes et de réformés.

La volonté de rapprochement, disons simplement de bonne entente sans ignorance mutuelle, se manifeste dès 1854 (et avant) à propos des lieux de culte que la communauté indépendante, comme la réformée, désirent être mixtes. L'alternance des prédications dans les temples de Castétarbe et de Baigts est souhaitée par Lourde-Rocheblave. Une commission de "frères de Castétarbe et de Baigts" fait pression sur le pasteur Jacques Reclus pour passer un accord avec l'église nationale à ce sujet (17 août 1854, mars 1855, 12 juin 1855). L'affaire reste au point mort, au moins jusqu'en 1883, car la réponse, et de J. Reclus et de P. Laclau est négative ; voici quelques-uns de leurs arguments qui recourent les motivations générales de séparation exposées plus haut. Jacques Reclus refuse d'aller à tour de rôle avec J. Lourde-Rocheblave au temple de Castétarbe pour la prédication : "Il ne pouvait pas dans une bonne conscience marcher dans un accord quelconque avec un homme représentant une église qui veut demeurer avec le monde". Il était bien d'accord pour s'unir avec les chrétiens qui sont dans l'église nationale, mais pas quand il s'agit de "la grande masse inconverte qui se trouve avec eux", ne pouvant faire acte de fraternité avec des gens qui ne sont pas frères car il ne prend pas "le blanc et le noir pour une même chose !" (17 août 1854). Autre argumentation de refus : "c'est par une conviction bien forte et bien mûrie que nous nous sommes séparés des églises de multitude ou du monde ; nous ne pouvons, en aucune manière, participer à un acte qui, de près ou de loin, ferait comprendre aux églises de multitude que c'est légèrement que nous nous sommes séparés d'eux... fournissant aux mécontents et aux mal assurés le prétexte de nous quitter légitimement" (mars 1855). L'année suivante, le refus se fait encore plus net :

- Le Consistoire a des droits sur le temple de Baigts ; Jacques Reclus ne veut pas être le "pensionnaire" du Consistoire.

- L'enseignement qui est donné dans ce temple ne s'accorde pas avec le sien.

- Il faudrait que tous les frères soient d'accord.

- Il faudrait que les frères de Plymouth ne trouvent rien à redire à ce retour au temple.

- Il y a beaucoup moins d'intimité dans ce temple que dans la maison Lacoustasse.

Pierre Laclau, explicitant les raisons du refus de Jacques Reclus, souligne que ceux qui désirent cette alternance de la prédication dans le même lieu de culte sont ceux qui désirent revenir à l'église nationale (et donc sont coupables de "variation").

En fait, cette volonté de rapprochement des fidèles aboutit aussi positivement sur d'autres points. P. Laclau, lui-même, se défend d'être systématiquement contre tout rapprochement : "Non que je n'aie réellement un ardent désir de la réunion de tous les enfants de Dieu, mais... connaissant un peu la triste disposition des esprits à cet égard, je jugeais facilement que les coeurs et les sentiments étaient bien loin encore de la véritable union" (22 janvier 1861).

En janvier 1861, un ami de P. Laclau est venu lui proposer, de la part du pasteur d'Orthez, Jules Lourde-Rocheblave, une réunion de prière pour un réveil qui pourrait aussi servir au rapprochement. Malgré ses craintes, en mars 1861, il y a déjà eu deux réunions "des frères de toute dénomination dans la salle haute du temple protestant... Nous avons été mal à l'aise dans ces deux réunions parce qu'un public extraordinairement nombreux s'y est jeté, comme avec une sorte d'enthousiasme de telle manière que même les avenues étaient encombrées... toutefois, nous avons pu, Mr Lourde-Rocheblave, Mr Carrive et moi, dire quelque chose aux assistants et prier ensemble" et voici sa conclusion "Il me semble que tout en conservant les convictions que chacun de nous a acquises par la parole de Dieu et par l'expérience de la vie chrétienne, et tout en tenant compte de la situation actuelle, que nous pouvons nous rapprocher tous les uns des autres dans l'amour et dans le support pour nous entretenir de ce qui fait notre force et notre vie " (1er mars 1861).

Aux Conférences des Eglises de l'Union qui se déroulent à Orthez en février 1873, assistent "dans notre chapelle" - écrit toujours P.L. - tous les membres et les pasteurs des églises libres de la région et du Sud-Ouest ; y participent aussi les pasteurs de l'église réformée régionale : de Félice, Nogaret et Cambon. Libristes et réformés ont donc parcouru ensemble un bon morceau du chemin...

En fait, Pierre Laclau ne le tait pas, et c'est tout à son honneur surtout dans la mesure où il ne comprend pas ce phénomène, certains fidèles, libristes comme réformés, penchent en même temps vers les deux côtés devenant ainsi des postulants au double coeur.

- Du côté libriste : le dimanche 3 juin 1855 il n'y a que peu de monde à la maison Lacoustasse... "parce que Mr Samuel Bost était en même temps au temple de Baigts et que la plupart des gens de Baigts et Castétarbe préfèrent s'en aller au temple abandonnant ainsi la réunion des frères". Plus de dix ans après, en février 1869, Bessouat, de Castétarbe, demande la liberté d'aller tantôt à l'église indépendante, tantôt à l'église nationale pour prendre "librement la cène avec nous (les libristes) quand cela lui plaît et sans toutefois redevenir membre de l'église" ce qui lui vaut d'être traité par P. Laclau "d'inconséquent" et "d'homme peu droit". Nous apprenons aussi que "plusieurs de nos frères laissent leurs enfants sans baptême et d'autres les font baptiser par les pasteurs multitudinistes..." (23 octobre 1873).

- Du côté réformé, le pasteur Mourgues a souvent invité Pierre Laclau à évangéliser à Sauveterre ainsi qu'à présider des cultes qui avaient lieu au temple quand, de son côté, il était obligé d'aller ailleurs (1-2 septembre 1858). Pierre Nogaret "entièrement mort sous le rapport spirituel quand il arriva dans le Béarn... fut lui, comme les autres, rendu attentif à la saine doctrine que plusieurs hommes de foi apportèrent au milieu de nous, entre autres feu Mr Pyt et Mr Barbey... il se laissait

enseigner par tous ceux qu'il croyait être dans le bon chemin..." (16 mars 1859). Au moment de la mort de Madame Nogaret, née Deslayas, P. Laclau précise : "Elle avait été amenée de bonne heure à la vraie vie ; elle appartenait au premier Réveil... Quoique son mari fût pasteur de l'église nationale, elle avait toujours fréquenté les réunions particulières des frères..." (25 juin 1868). Nous avons déjà vu l'attitude de réformés tels Matthieu Pouyanne et Serres-Mas. Pierre Pécaut, père de Félix, avait aussi favorisé les réunions du premier Réveil en Béarn, sans pour cela quitter l'église nationale.

Fait plus remarquable encore, et judicieusement souligné par Pierre Laclau, le Réveil installé en Béarn depuis la décennie 30, a des répercussions sur le comportement religieux des réformés de l'église nationale, sur leur façon de pratiquer, sur leur vocabulaire. Dans le compte-rendu qu'il fait de l'enterrement de Pierre Nogaret, pasteur de Salies de 1814 à 1859, il écrit, nous l'avons vu, que celui-ci fut "attentif à la saine doctrine..." et d'ajouter : "Le travail fut peut-être plus lent chez les pasteurs que chez bon nombre de laïques ; de là vient la nécessité non d'avoir des pasteurs seulement, mais même de commencer une oeuvre d'évangélisation qu'ils ne pouvaient point faire eux-mêmes. Le bien cher Monsieur Nogaret fut à cet égard le plus souple et le meilleur des hommes. Il laissa travailler autour de lui et souvent avec lui de simples chrétiens qui, par la grâce du Seigneur, continuèrent l'oeuvre que Monsieur Pyt avait commencée, en tenant surtout des réunions dans la ville et dans la campagne." (16 mars 1859). On le voit bien, d'un côté comme de l'autre de la famille protestante, le refus doctrinal, théologique, de communication n'a pas toujours joué ; il était finalement normal qu'il ait été plus raide du côté des leaders, pasteurs ou évangélistes, que du côté des laïques. Il est aussi vraisemblable que les alliances familiales entre les deux tendances ont atténué la largeur et la profondeur du fossé qui les séparait.

\*

### **- Trois réflexions en guise de conclusion :**

- Encadrés par les nationaux-libéraux à droite, par les "plymouthistes" (darbystes) à gauche, les protestants indépendants du Réveil ont eu, dès 1831, conscience de deux faits :

- Tout d'abord, conscience d'une double menace venant de ces deux fronts qui ont, il est vrai, absorbé bien des énergies. Le troupeau de Jacques Reclus a été décimé par le darbyisme et lui-même a connu de réelles tentations de ce côté-là. Qui dit menace, dit aussi défense : certains membres de l'église indépendante et Pierre Laclau lui-même, ont souffert de fièvre obsidionale à l'origine de propos désobligeants pour les "adversaires".
- Deuxième fait : situés au (juste ?) milieu des tendances, les "frères" ont conscience d'être le fléau de la balance et leur but est de rester en équilibre pour assurer

celui de l'ensemble protestant régional. Cette position, difficile à tenir, s'est, naturellement, accompagnée d'une certaine raideur dogmatique et morale.

Pierre Laclau, conscient de ce rôle, explique que, si l'on ne peut faire les services dans les mêmes lieux de culte que les nationaux, c'est que "nous élargirions par ce moyen le fossé qui se trouve entre nous et les frères de Plymouth, ce que nous voulons éviter à tout prix puisque nous sommes frères et que nous nous aimons réciproquement." (mars 1855).

- Mais cet équilibre, après 1850, est difficile à maintenir. De 1830 à 1850, le Réveil et ses adhérents sont en plein accord culturel avec la réhabilitation des sentiments proclamée par le romantisme et qui, par certains côtés, les reconnecte à la théologie des pères fondateurs de la Réforme.

Déjà, lorsque Pierre Laclau devient évangéliste à plein temps, après 1854, le romantisme culturel et théologique n'est plus triomphant.

Les protestants "nationaux", quant à eux, ont été en accord culturel avec la philosophie des Lumières de 1750 à 1780. Pendant la période suivante et jusque vers 1850, ils ont été déphasés. A partir de cette date, où d'une autre façon, le rationalisme positiviste relaie les Lumières, ils sont à nouveau en prise avec la pensée contemporaine et certains d'entre eux ont participé activement à l'élaboration de la laïcité. Mais déjà, à la fin du XIXe siècle, église indépendante (libre) et église nationale (réformée) étaient toutes deux en porte-à-faux avec la situation économique et sociale créée par l'industrialisation et c'est sans doute à l'honneur du protestantisme béarnais et de ses pasteurs, Jean Roth tout particulièrement, que d'avoir proposé recherches et solutions à cette nouvelle donne.

Alternances, relais chronologiques et idéologiques n'ont pas simplifié les rapports entre les deux tendances du protestantisme régional (et national). Sentiment et Raison (Foi et Raison ?) se sont partagé le coeur des protestants (et des catholiques et des juifs). En fait, opposition, alternance ou simultanéité entre les deux tendances ne sont que les deux aspects d'une même réalité de la vie religieuse, les deux pôles d'une tension nécessaire et c'est sans doute pour cela que bon nombre de protestants béarnais ont préféré, en 1938 - et bien avant comme nous avons pu le voir - intégrer ces deux aspects dans une même pratique au sein d'une église réunifiée qui, souvent encore, retrouve à l'ordre du jour de ses synodes les vieilles questions débattues au XIXe siècle (et au XVIe, déjà !)... Par exemple, la question consistant à savoir si la vraie communauté protestante est celle du petit troupeau, comme le souhaitaient déjà Pierre Viret et Jacques Reclus, ou bien si elle est celle de la "multitude", les loups y compris...